

**L'ART DE VIEILLIR**

théâtre  
exposition  
colloque

du jeudi 19 au dimanche 22 octobre

*cie cadavres exquis*

**Théâtre des Asphodèles**  
84 av Félix Faure - Lyon 3ème

info et réservation : 04 78 27 66 54  
<http://www.cadavresexquis.com>

Journal d'un Vieux  
Judith Lesur  
Henri Osinski - François Lamy  
Regards d'artistes  
Yann Le Crouhennec  
Rodolphe Montet & Simple Appareil  
Marie-Hélène Roinat - Elisabeth Rull  
Philippe Sommolet & Laurence Monzet  
Colloque  
Art et vieillissement : créer et voir autrement

© Aurélie Héliery

rhône Alpes

POUR COMBATTRE TOUTES LES FORMES DE VIOLENCE

ARTS  
SCÈNES  
CINÉMA  
LITTÉRATURE

LE DÉPARTEMENT  
DU RHÔNE

LE DÉPARTEMENT  
DE LA LOIRE

LE DÉPARTEMENT  
DU SAOÛRE

LE DÉPARTEMENT  
DE LA HAUTE SAOÛRE

LE DÉPARTEMENT  
DE LA SEINE-SAINT-DENIS

LE DÉPARTEMENT  
DE LA SEINE-SAINT-DENIS

LE DÉPARTEMENT  
DE LA SEINE-SAINT-DENIS

LE DÉPARTEMENT  
DE LA SEINE-SAINT-DENIS

## COLLOQUE

## CONTACTS

cie cadavres exquis

7 rue Bodin

69 001 Lyon

direction artistique

Judith Lesur

06 75 20 11 68

communication

Isabelle Naton

06 60 88 90 41

[cadavres-exquis@wanadoo.fr](mailto:cadavres-exquis@wanadoo.fr)

<http://www.cadavresexquis.com>

## PROGRAMME DU COLLOQUE

. Accueil et présentation générale :

Thierry Auzer  
Judith Lesur  
Pierre-Olivier Dittmar

*Qu'est-ce qu'être vieux ?*. La représentation des personnes âgées :

Dans le cinéma, par Jean-Jacques Depassio  
Dans la peinture, par Thomas Golsenne  
La représentation du vieillissement dans la culture maghrébine,  
par Monique Donnet

*Quel regard portons-nous sur le vieillissement ?*. Initiatives artistiques et personnes âgées :

Culture à l'hôpital, par Benoît Guillemont  
Culture à l'Hôpital du Val d'Azergues, par Gilles Ongaro  
L'art pour faire évoluer la relation de soin, par Ai Lien Roure  
L'université Tous Ages, par Jean-Marc Talpin

*Que peut-apporter l'art aux personnes âgées et à l'institution ?*

## LES INTERVENANTS

*modérateur : Jean-Luc SCHAFF, cadre de santé et formateur*

- . Judith Lesur, auteur et metteur en scène
- . Thierry Auzer, directeur du Théâtre des Asphodèles
- . Benoît Guillemont, conseiller DRAC Rhône-Alpes
- . Pierre-Olivier Dittmar, historien
- . Jean-Jacques Depassio, Médecin Chef du Centre de Gériatrie de La Chaux (69), Croix-Rouge Française, président de Lumière Blanche
- . Thomas Golsenne, professeur d'histoire de l'art à l'école des Beaux-Arts de Paris
- . Monique Donnet, Migrations Santé Rhône Alpes, assistante sociale à la retraite
- . Gilles Ongaro, psychologue et responsable culturel de l'Hôpital gériatrique du Val d'Azergues (69)
- . Ai Lien Roure, École d'Infirmière Sud Est.
- . Jean-Marc Talpin, psychologue clinicien et maître de conférence à Lyon 2

## ACCUEIL par Judith LESUR

Nous avons souhaité tendre une passerelle entre les acteurs du vieillissement, soignants, travailleurs sociaux, institutionnels, universitaires... et les artistes pour réfléchir à la manière dont l'art comme représentation ou pratique partagée peut enrichir notre regard sur le vieillissement.

Nous vous présentons quelques extraits du colloque.

## QU'EST CE QU'ÊTRE VIEUX (AUJOURD'HUI) ? par Pierre-Olivier DITTMAR

Le groupe des « vieux » en tant qu'entité sociale est une construction culturelle récente. Ce n'est pas un hasard si les termes « gérontologie » et « gériatrie » apparaissent dans les années 1950, dans le contexte du modernisme et de son culte de la jeunesse.

Je voudrais, par un bref parcours dans l'espace et le temps, essayer de révéler, par contraste avec d'autres situations, ce que pourraient être les caractéristiques propres à la situation contemporaine occidentale.

L'entrée dans la vieillesse est difficile à déterminer biologiquement.

Comme tous les signes de santé sont présents dans le corps de la personne âgée en bonne santé, et comme les variations individuelles sont considérables, on peut dire qu'il n'existe pas de critère objectif (en tout cas pas l'âge), pour déterminer quand est-ce qu'on devient vieux.

Le groupe des « vieux » en tant qu'entité sociale est une construction culturelle récente. Cela ne veut pas dire qu'il n'existait pas de vieux avant (je reviendrai sur cet avant), mais simplement que les vieux ne formaient pas un groupe homogène dans la société, bénéficiant d'un traitement spécifique. On entrait dans l'âge adulte avec le travail, on en sortait avec la mort.

Les vieux, en tant que groupe et que « problème », apparaissent dans la seconde moitié du XXe siècle avec la diffusion des systèmes de retraite.

D'un point de vue médical, le terme de gérontologie n'apparaît qu'en 1950 et celui de gériatrie en 1961 (ces deux termes apparaissent donc, et ce n'est pas un hasard, dans le contexte du modernisme et de son culte de la jeunesse).

En somme, lorsque nous parlons aujourd'hui de la vieillesse, nous le faisons à partir d'une situation très jeune, qui a à peine un soixantaine d'années, et qui connaît peu d'équivalent dans le temps et dans l'espace.

Je voudrais, par un bref parcours dans l'espace et le temps, essayer de révéler, par contraste avec les autres situations, ce que pourraient être les caractéristiques propres à la situation contemporaine occidentale.

La première singularité de la vieillesse telle que nous la connaissons aujourd'hui est de s'inscrire dans une société de l'écrit.

La chose est bien connue, dans une culture orale, un ancien possède le rôle, mais aussi les moyens d'une « bibliothèque vivante ». Ainsi sa mémoire, ses souvenirs, en même temps qu'individuels sont toujours collectifs ; et encore le terme de « bibliothèque » rend-il mal compte de ce rôle puisqu'il tend à faire des vieux des spécialistes du passé, des espèces d'historiens pour société orale. Or de fait, il faudrait plutôt considérer cette obligation mémorielle comme un ancrage dans le présent. Pour prendre un exemple parmi mille, un ancien peut être convoqué dans une situation de conflit pour

témoigner d'une éventuelle jurisprudence concernant un cas similaire. Ce qui nous rappelle que la mémoire joue aussi une fonction pragmatique dans une société, un rôle omniprésent mais devenu invisible pour nous tant l'usage de l'écrit est devenu naturel.

Ce rôle mémoriel donne aux personnes âgées une importance, et un pouvoir considérable, qui est parfois mal vécu par les autres franges de la population. L'anthropologue Louis-Vincent Thomas note en Afrique les différentes stratégies d'idéalisation de la vieillesse, qui légitiment et rendent plus acceptable le pouvoir des anciens. On dira ainsi de tel vieux qu'il « médite » plutôt qu'il « somnole »...

Cette survalorisation de la vieillesse que l'on repère dans des cultures orales, cette forme de mémoire vivante, n'a plus sa place dans une société basée sur l'écrit. Ce changement de paradigme est à coup sûr un bouleversement majeur pour l'inscription des vieux dans la société.

Le deuxième élément qui m'apparaît comme prédominant, est le facteur démographique. On sait qu'aujourd'hui les vieux représentent 15% de la population, et que ce chiffre va augmenter dans les prochaines années. Une proportion considérable qui contraste fortement avec des sociétés où l'espérance de vie est faible et où la vieillesse est perçue avec raison comme une rareté.

Ainsi, pour le domaine asiatique, Condominas note que dans les sociétés où les vieux sont rares, ceux-ci sont entourés d'affection, en partie parce qu'ils sont la fierté d'un groupe qui a réussi à les accompagner jusqu'à cet âge-là... En Occident, l'augmentation de l'espérance de vie enlève à la vieillesse son caractère exceptionnel.

Cela dit, on aurait tort de croire que cette configuration est nouvelle et strictement liée au progrès de la médicalisation, car, une fois au moins, l'Occident a déjà connu cette situation. Au titre du comparatisme, il vaut sûrement de se pencher sur une situation qui présente quelques similitudes avec la nôtre.

Le tournant a lieu au XIV<sup>e</sup> siècle : après deux siècles de croissance démographique forte et donc une population globalement jeune, survient l'événement : 1348, la grande peste arrive à Marseille et redistribue les cartes.

Son impact, associé à celui de la guerre, fut énorme : près de la moitié de la population européenne fut emportée. Avec une particularité qui nous intéresse ici, puisque c'est la jeunesse qui fut la première victime de ces deux fléaux. L'espérance de vie chute au XV<sup>e</sup> siècle et se stabilise vers 35 ans. Un chiffre fondamental mais trompeur, car passés les périls de la mortalité infantile et juvénile, un homme, une fois adulte, avait toutes les chances de vivre vieux. Ce qui fait qu'au XV<sup>e</sup> siècle, comme aujourd'hui, la proportion des vieux dans la population était de 15 %.

Ce bouleversement eut comme phénomène collatéral une concentration des richesses chez les survivants, et par là une augmentation des inégalités sociales. Chose notable, ce phénomène a eu une dimension fortement sexuée, et ce, dans un sens opposé à la situation actuelle : la vieillesse est alors essentiellement masculine (les femmes meurent souvent lors des accouchements), résultat, dans un contexte de forte pression économique, de très jeunes femmes doivent se marier à de vieux hommes. Il en résulte un conflit de génération particulièrement violent, dont la littérature satyrique s'est largement inspirée (histoires de vieux cocus etc.) et qui se traduit concrètement par des formes d'exclusion très rudes vis-à-vis des personnes âgées.

Si on force le parallèle entre les deux situations, trois points communs se dégagent : L'importance démographique, le pouvoir économique (bien qu'inégalement partagé, depuis les années 80 le pouvoir d'achat des retraités dépasse celui des moins de 40 ans), et l'exclusion. On peut dès lors se demander si le troisième phénomène ne serait pas en partie lié à la conjonction des deux précédents...

On a pour l'instant mis l'accent sur ce qui réunissait le XIV<sup>e</sup> siècle et la situation contemporaine, mais cet effort ne doit pas cacher la singularité du statut actuel des vieux. Je pense notamment au contraste entre d'une part l'énergie que l'on consacre pour maintenir leur corps en vie et d'autre part le peu de moyens que l'on se donne (tant au niveau individuel que collectif) pour améliorer leur vie intérieure, sensible, morale, sentimentale.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, la vieillesse n'était pas un problème médical : les traités sur la vieillesse sont le plus souvent des consolations... qui ressemblent plus à des guides de conduite qu'à des traités de médecine. Le corps des vieux est tout cas loin d'être au centre des préoccupations.

L'attention quasi-exclusive que nous lui portons aujourd'hui peut être considérée comme une forme d'exclusion, voire de déshumanisation. Prenons la conception majoritaire de l'homme en Occident sous la forme que Descartes impose à partir du XVII<sup>e</sup> siècle : le propre de l'homme est ici pensé comme l'association d'une matière étendue (le corps) et d'une matière pensante (l'âme).

Du coup, si on accepte ce raccourci, ne traiter que le corps d'une personne, c'est le traiter en animal... Pire encore, la focalisation sur la dimension corporelle de la vieillesse théâtralise la lutte contre la maladie et la mort, en d'autres mots, elle s'intéresse à ce qui ne peut être qu'un échec. L'énergie individuelle et collective, plutôt qu'épanouir les qualités propres à la vieillesse, se consacre exclusivement au corps des vieux, c'est-à-dire à l'incurable, réduisant ces personnes à l'état de déjà-vaincus.

On le voit, ce phénomène implique obligatoirement une réflexion sur la question la plus taboue, qui est celle de la place de la mort dans notre société. Car, se demande-t-on, quel est le sens de cette focalisation sur le corps des mourants ou encore, pourquoi déshumaniser des personnes qui vont bientôt mourir ?

Peut-être est-il possible de considérer ces pratiques comme autant de méthodes visant à gommer le caractère brutal de la mort.

Développons. Les religions de salut ont bâti leur succès sur la négation de la mort physiologique. Dans ce cadre religieux, on pouvait, longtemps après le décès, prier pour l'âme d'un proche, lui parler devant sa tombe... On entretenait avec lui des relations continues, qui étaient souvent aussi économiques. Une partie du travail annuel servait par exemple à payer des messes en l'honneur du mort, ce qui abrégait son douloureux séjour au purgatoire. Ces relations sont, on le voit, à la fois fortes et très concrètes.

Par le biais de ces pratiques, c'est la mort physiologique en tant que rupture absolue et « injuste » - pourquoi ne continuerais-je pas à parler avec telle personne ? - qui était niée.

Dans la situation actuelle en Occident, où la religion est devenue soit un souvenir soit quelque chose d'assez abstrait, la mort physiologique en tant que rupture absolue est également niée, mais de façon totalement différente.

Dans ce système, le caractère aberrant de la mort est nié, contrecarré, amenuisé par la déshumanisation des vieux avant la mort physiologique. C'est-à-dire que la mort ne vient pas prélever des parents ou des amis en pleine possession de leurs moyens et de leur présence, mais des hommes et des femmes qui ne sont plus que des corps vides de toute substance pensante.

La mort paraît ainsi moins injuste, plus naturelle, comme si elle ne venait prélever que des gens qui n'avaient plus rien à dire, plus rien à faire.

Je ne voudrais pas finir sur un constat aussi négatif, qui n'est heureusement qu'un aspect des rapports que notre société entretient avec ses vieux... La nouvelle configuration dans laquelle nous vivons possède aussi ses avantages, et la critique nécessaire de la maltraitance contemporaine ne doit pas laisser penser que j'en appelle à un retour au rôle traditionnel du vieux dans la famille ou la société. Car, perdant la place qu'ils occupaient dans la société, les vieux ont aussi acquis une nouvelle liberté.

Le rôle traditionnel de l'ancien, pour valorisant qu'il soit, obligeait ces derniers à coller à une représentation à la fois contraignante et réductrice. Comme l'ancien devait être un modèle de sagesse, sa responsabilité vis-à-vis de la société était immense. Le moindre de ses péchés ou de ses vices était dès lors condamné avec une rigueur qui dépassait de loin celle appliquée aux adultes et aux enfants.

Dans une logique chrétienne notamment, le vieux sage, qui était censé s'être détaché des plaisirs et des passions terrestres, était réduit à n'être qu'une bibliothèque ambulante, morale et sage... Et quiconque refusait ce modèle était mal considéré, comme nous le montre cet exemple tiré des Homélie de Jean Chrysostome, Patriarche de Constantinople :

« Quand un vieillard a les maladies de la jeunesse, c'est un grand mal... Si, dans notre vieillesse, notre conduite est toujours aussi honteuse, aussi déshonorante, méritons-nous le nom de vieillard, alors que nous ne respectons pas notre âge ? [on voit bien que vieillard est ici positif] N'est-elle pas absurde et inexcusable la conduite de ce vieillard qui s'enivre, qui hante les cabarets, qui monte sur un théâtre, qui court avec la foule, comme un enfant ? c'est une grande honte et c'est chose bien ridicule d'avoir des cheveux blancs sur la tête, et la légèreté de l'enfance dans le cœur. »

Si l'anecdote nous fait rire aujourd'hui, c'est bien que nous sommes loin de cette situation. On se réjouirait plutôt aujourd'hui qu'un vieux fasse du théâtre et garde la légèreté de l'enfance...

Comme les vieux n'ont plus à assumer la place traditionnelle qu'ils avaient dans la société, à la fois valorisante et contraignante, un nouvel espace de liberté s'ouvre, et un nouveau modèle est à inventer. Cette tâche est certes incroyablement délicate, mais avec ce qu'il faut de cynisme, on peut considérer que le peu d'intérêt que suscite cette question dans le débat médiatique lui permet une indépendance et une créativité certaine.

Pourquoi ne pas penser que la faible contrainte sociale qui pèse sur les vieux ne leur permettrait pas de s'adonner à des pratiques que leur milieu n'aurait pas toléré au cours de leur vie active ? Des pratiques artistiques notamment peuvent prendre dans cette seconde life une place nouvelle. Pour un artiste - je renvoie ici à la présentation de Thomas Golsenne - ce répit, ce surplus de vie, peut modifier les habitudes, déplacer les questions...

Tout ça serait bien utopiste si certains hommes n'en n'avaient pas déjà fait l'expérience. Je finirai avec le témoignage de l'un d'entre eux, Okusai, le célèbre graveur japonais : 15 ans avant ça mort, en préface de son recueil de gravures le plus célèbre, Les cents vues du Fuji-Hama, il écrivait :

« Depuis l'âge de 6 ans, j'avais la manie de dessiner la forme des objets. Vers l'âge de 50 ans, j'avais publié une infinité de dessins, mais tout ce que j'ai produit avant l'âge de 70 ans ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de 73 ans que j'ai compris à peu près la structure de la nature vraie, des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons et des insectes.

Par conséquent, à l'âge de 80 ans, j'aurai fait encore plus de progrès ; à 90 ans, je pénétrerai le mystère des choses ; à cent ans, je serai décidément parvenu à un degré de merveille, et quand j'aurai 110 ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant. Je demande à ceux qui vivront autant que moi de voir si je tiendrai ma parole.

Écrit à l'âge de 75 ans par moi, [Hokusai], le vieillard fou de dessin. »

## VIEILLIR AU CINÉMA, par Jean-Jacques DEPASSIO

Nous vivons dans un monde d'images.

Le cinéma se veut le reflet du possible, de l'irréalisable, des limites repoussées ou plus simplement reflet de la vie et de ses étapes.

Il n'est donc pas exceptionnel que les cinéastes s'intéressent et abordent le thème de la vieillesse, et il n'est pas exceptionnel que nous nous intéressions à ceux là.

De Kurosawa à Clint Eastwood, du cinéma Russe au cinéma Malien, le 7ème art est riche d'histoires de vies.

Avec leurs moments de joie, de bonheur, mais aussi de peine, de douleur, de rencontres, de séparations, d'amitié, d'amour, de déchirure parfois, de retenues et de folies, de complicité et de mensonges, de paroles et de non dit, de compréhension et d'incompréhension, il aborde le thème de la vieillesse, de l'avancée en âge, des relations parents enfants, grands parents petits enfants, cela avec émotion, pudeur, tendresse, mais aussi malice, dureté, humour parfois, voir avec un oeil ironique, acide et cruel.

Crée en 2003, « Lumière Blanche » est un festival cinématographique consacré au vieillissement et aux relations intergénérationnelles.

L'objectif en est d'apporter un REGARD différent sur cette étape de la VIE et sur notre vieillissement, à partir de celui du cinéma.

Depuis longtemps dans l'histoire du cinéma nous trouvons des films qui traitent de cette question.

Il est même intéressant de noter que ceux-ci sont de plus en plus nombreux et cela sans doute pour différentes raisons :

- Parce que traiter de ce sujet est de moins en moins tabou, tant à la ville qu'à l'écran
- Parce que cette période de la vie, de plus en plus longue, est très hétérogène, est de moins en moins stéréotypée, est riche pour un scénariste, et intéresse par ce qu'il y a, à en dire, à en découvrir et à en imaginer.
- Parce que les réalisateurs vieillissent et se questionnent eux-mêmes sur leur propre vieillissement, ou ceux de leurs proches.
- Parce que les acteurs vieillissent et de plus en plus de « beaux rôles » sont inventés et proposés à de grands acteurs septuagénaires, octogénaires, voire nonagénaires.

Si on peut constituer une importante filmographie à travers tous les pays et tous les continents, j'ai choisi de vous donner un éclairage à travers quelques exemples : le cinéma asiatique, américain et européen.

## 2) cinéma asiatique et vieillissement

Si celui-ci est un des plus importants, un des plus productifs et des plus intéressants, c'est avant tout vers le cinéma japonais que nous nous arrêterons.

En 1952, Akira KUROSAWA crée VIVRE.

Ce sont « les apprentissages » d'un vieil homme qui en donnant un sens à sa vie, va pouvoir accepter sa mort.

Le thème de la transmission, du bilan de vie, et du sens que l'on a donné et que l'on donne à sa vie est un thème fréquent dans le cinéma et revient avec insistance quelque soient les cultures.

Ce même KUROSAWA, nous a proposé à 83 ans, un tout dernier film, testament, qui, loin de dépeindre la chute d'un homme vers la vieillesse et la mort, réalise au contraire un portrait d'une incroyable jeunesse, pleine d'ironie et de tendresse.

MADAYAYO, que nous avons présenté en 2004, est une méditation lumineuse et sereine sur la vieillesse et les approches de la mort.

A travers ce rituel, Kurosawa et son personnage, apprivoisent de façon ludique la mort

MADADAYO forme avec REVES (son avant dernier film) deux points de vue sur la vieillesse selon un parallélisme inversé.

Avant de montrer et d'offrir au public une histoire, toute œuvre est bien sur une histoire singulière avec la propre vie psychique de l'artiste et le vieillissement n'y échappe pas.

Dans ce film, comme dans bien d'autres, le rituel occupe une place centrale, de même que le rapport à la nature.

Nous connaissons l'importance du rituel et des rituels dans toutes les cultures et notamment dans les cultures orientales, Africaine, et cela apparaît au premier plan dans ces cinémas.



Parler du cinéma Japonais c'est aussi s'arrêter sur deux films et un auteur.

Tout d'abord PROMESSE, de Yoshihige YOSHIDA, tourné en 1986.

C'est ce film qui m'avait inspiré il y a 20 ans l'idée du festival.

Il s'agit d'un film bouleversant, lucide, mais dur, voire cruel sur la place des parents dans la société nipponne, sur les silences, les malaises, et les conflits moraux que provoquent la maladie et la sénilité d'un proche.

Douleur, mort, parents, vieillards, fardeau, laissés pour compte, rejetés, sentiment d'être de trop, d'être en trop, désir de mourir.

Comment partir sans gêner ? Comment partir ensemble avec celui, celle, qu'on aime ?

Paradoxe d'une société qui ne donne pas de place à ses vieux, mais qui lui interdit de choisir, qui lui interdit de partir.

Comme le disait la critique, et pour reprendre le titre d'un film célèbre, « il y a moins de cris que de chuchotement » dans ce film poignant.

Le 2ème grand film japonais, beaucoup plus connu, est bien sûr « la ballade de Narayama » de Shohei IMAMURA (palme d'or à Cannes en 1983)

Tout le monde connaît l'histoire qui repose sur cette tradition ancestrale, qui veut, pour éviter la famine et ne plus être à la charge de la communauté paysanne, que les vieillards partent se sacrifier au sommet du mont Nara.

Si vous avez vu ce film, vous devez vous souvenir de cette scène où la vieille ORIN, jugeant que son physique trahit une trop bonne santé, n'hésite pas à se casser les dents.

Et puis l'heure du départ approche, et le dernier voyage, sur le dos de son fils peut commencer.

Comme dans PROMESSE, les films de KUROSAWA, ou ceux d'OZU, la question de la place des anciens dans cette société, est au premier plan.

Que faire des vieux, dans un pays, où la longévité a été une des premières à augmenter ?

Que fait-on de nos vieux ?

Mais au-delà de ce thème, « la ballade de Narayama » divise aussi l'opinion en posant la question suivante ; le sacrifice d'ORIN est-il indigne et barbare, ou noble et généreux ?

Enfin, il importe de parler de Yasujiro OZU, dont la filmographie est extrêmement riche et variée. Le cinéma d'OZU est un cinéma de la vie, toujours très pudique, délicat, écrivant avec subtilité les rapports humains.

Un cinéma plein de poésie.

Les thèmes d'OZU sont récurrents, relations familiales, rapports entre mari et femme, parents enfants, père fille, mère fille, le mariage, le veuvage, mais toujours avec sensibilité.

Dans VOYAGE à TOKYO, tourné en 1953, OZU a montré à travers l'évolution des parents et des enfants, comment le système familial japonais commençait à se désintégrer.

Comme à son habitude, OZU s'applique à ne jamais forcer les choses, de crainte de les aggraver.

A travers quelques cinéastes et films japonais, nous avons évoqué un « certain regard » cinématographique sur ce sujet et sur une époque, celle des années 50 notamment.

Ce regard n'est pas « à l'eau de rose ». Il est parfois tendre (chez OZU) mais également sévère, dur, ... mais c'est un cinéma qui est de toute beauté.

3) Dans ces années, outre le Japon et l'Europe (France, Italie) le cinéma c'est HOLLYWOOD : cinéma Hollywoodien et vieillissement.

Hollywood aborde dans quelques films le vieillissement ou plutôt une certaine représentation de la personne âgée.

A la défense d'Hollywood, la longévité dans les années cinquante est encore peu élevée, et la cible du cinéma américain n'est pas la même que celle des films japonais ou même européens. Quelques exemples.

Le cinéma Américain utilise l'art de la comédie, et le plus souvent sentimentale.

Dans « le CIEL PEUT ATTENDRE » Ernst LUBITCH, en 1943, raconte l'histoire d'un homme, richissime, qui a réussi, à qui la vie a souri et qui, lorsque la mort le surprend, se présente aux portes de l'enfer.

A travers l'apologie du couple, un peu infantile, mais attachant et attendrissant, où mélancolie flirte avec légèreté, Lubitch donne jusqu'à « l'happy end » de son film, une image légère de la vie et de la mort, comme Hollywood savait le faire.

Pas question de montrer le vieillissement sous ses aspects les plus négatifs, mais au contraire, montrer

l'éloge de la beauté (pour les femmes), de la séduction (pour les hommes) et, jusqu'au bout, laisser place à « amour, gloire et beauté » .  
Le cinéma est conçu pour distraire, pour amuser, pour faire oublier les tracas et les soucis du quotidien et non pour montrer les dures réalités de la vie, la maladie, les pertes, et rendre dépressif.

En 1944, Frank CAPRA, met en scène 2 vieilles dames, dans « ARSENIC et VIEILLE DENTELLE ». Capra réalise à travers cette comédie une œuvre noire, mais résolument comique.  
Capra utilise un vieux thème, la mort qui fait rire, la mort que l'on exorcise, que l'on rend familière, la mort qui ne ressemble pas à la vraie mort.  
Nos écrans n'étaient pas encore quotidiennement envahis d'images de mort, par contre les gens la vivaient au quotidien dans leur familles et notamment par la guerre.

Malgré tout en 1937, Léo Mac CARREY (mais on n'était pas encore en période de guerre) avait réalisé un film intitulé « PLACE aux JEUNES » .  
Ce film qui n'a pas eu le succès escompté (mais qui était le film préféré du réalisateur) conte l'histoire d'un vieux couple, qui, mis à la porte de leur maison, vient s'installer chez leurs enfants.  
Ce film aborde le refus de recevoir et s'occuper des parents, la gêne ressentie par ceux qui les reçoivent, la séparation, la maladie de l'un, la sénilité de l'autre, la solitude des deux, les tensions que cette situation engendre.  
La séparation des deux époux est le vrai sujet du film.  
Cette séparation est plus bouleversante et plus insupportable qu'une fin franchement tragique qui montrerait par exemple la mort de l'un ou de l'autre conjoint.  
D'ailleurs le public américain n'a pas suivi Léo Mac Carey sur ce film.

On pourrait aussi citer d'autres grands films qui évoquent également, d'une certaine façon, la question du vieillissement (CITIZEN KANE d'Orson WELLES - 1940) ou L' ANGE BLEU de Joseph Von Sternberg - 1930) Pourtant au milieu des comédies sentimentales, des comédies musicales, du rêve américain et hollywoodien, un clown a vieilli.

#### 4) comment les artistes ont représenté leur propre vieillissement ?

En 1952, dans « LES FEUX de la RAMPE » Charlie CHAPLIN, prend comme sujet principal de son film son propre vieillissement. « l'éclat des feux de la rampe que doit quitter la vieillesse quand la jeunesse entre en scène »  
Histoire d'une ballerine et d'un vieux clown, vieillissant et alcoolique, le film épouse la forme du mélodrame pour parler de la mort.  
Comme je le disais précédemment, il est intéressant de voir comment les cinéastes, avançant eux-mêmes dans la vie, approchent le sujet du vieillissement, et en fait de leur propre vieillissement.

C'est le cas dans « les feux de la rampe », cela se retrouve aussi chez un autre grand du cinéma, FELLINI. En 1985, Federico Fellini, réalise GINGER et FRED .Comme « les feux de la rampe » ce film est ni le plus connu de son auteur, ni le meilleur.  
Mettant en scène Marcello MASTROIANI et Guilletta MASSINA, sa propre épouse, Fellini, à travers l'histoire de ces deux artistes de cabaret, vieillissants, ringards, se moque (comme il sait le faire) du monde où nous vivons, mais comme toujours avec humour et compassion.  
Cet ex couple nous raconte dans l'univers de Fellini, la difficulté de vieillir, et tout simplement l'histoire d'une vie, de deux vies.

Enfin, tout récemment, BERGMAN, à 86 ans a tiré sa révérence et s'est retiré définitivement du 7ème art en nous gratifiant d'une dernière et ultime œuvre, SARABAND.  
Comme nous le disions sur notre plaquette l'année dernière, la vie n'est pas une rupture mais la poursuite d'un parcours de vie.  
Tendresse, mépris, nostalgie, passion.  
Film testamentaire, tous les grands thèmes chers à Bergman sont là : thématique du couple, fragilité de la condition humaine, le temps, la mort, désespoir, suicide, mais aussi spiritualité et surtout la transmission.

#### 5) Cinéma Italien et vieillissement

Par rapport au sujet qui nous intéresse, le vieillissement, il indispensable est de nommer le cinéma Italien et sa période néo-réaliste.



Si nous avons cité Fellini, à propos du regard sur l'artiste vieillissant, il nous faut citer un autre grand du cinéma Italien, Vittorio de SICA.

Nous avons projeté l'année dernière UMBERTO D, tourné en 1952.

Moins connu que « le voleur de bicyclette », UMBERTO D est un film construit sur le modèle néo-réaliste. Cinéma de la critique sociale, issu de la description du réel, dont le contenu correspond aux événements de la vie quotidienne.

On pourrait citer d'autres films et réalisateur Italiens (VISCONTI Mort à Venise, Ettore SCOLA la famille, COMENCINI l'argent de la vieille ...) mais je choisirais de m'arrêter sur un autre film que nous avons également présenté.

Ils vont tous bien de Giuseppe TORNATORE, tourné en 1990.

Non-dit, secrets de famille, mensonges peuvent heurter, décontenancer, attrister.

Et notre exception culturelle Française ?

## 6) cinéma Français et vieillissement

Le cinéma Français est riche.

De LA FIN DU JOUR de Julien Duvivier en 1939 ( avec Michel SIMON , Louis JOUVET) aux « VIEUX DE LA VIEILLE » de René FALLET, les films sont nombreux

LA BEAUTE du DIABLE de René CLAIR, avec Gérard Philippe et Michel Simon, réalisé en 1949.

Le VIEL HOMME et l'ENFANT, de Claude BERRI avec Michel SIMON,.

La VIELLE DAME INDIGNE, de René ALLIO en 1965.

Mais un mot sur un de mes films préférés « UN DIMANCHE à la CAMPAGNE » de Bertrand TAVERNIER, dont la caméra filme simplement avec grande justesse, les relations entre un père déjà vieux et ses enfants. Nous avons d'ailleurs passé lors de 1ère édition du festival LB, « Daddy Nostalgie » autre film de TAVERNIER, qui raconte avec discrétion, la marche apaisante d'une fille vers son père, qui entre dans sa dernière étape de vie.

Tavernier a le don de raconter avec justesse des scènes de nos vies.

## 7) Après ce rapide tour d'horizon, quel regard peut-on porter sur ce thème dans un cinéma plus récent?

1ère constatation, depuis quelques années, de plus en plus en plus de films abordent ce sujet (qu'ils soient français ou étrangers).

2ème constatation, le ton est différent de celui des années 40, 50, 60.

On trouve de plus en plus d'histoires beaucoup plus légères, sans pour cela manquer de profondeur, mais la façon d'aborder l'histoire est différente.

(Malabar Princess, Le papillon, Historias Minimas, Le fils de la mariée, Une histoire vraie, etc..)

Les rôles de papy, (bougon à l'extérieur, mais tendre à l'intérieur) sont fréquents.

(Malabar Princess, Le papillon, le Cou de la Girafe )

De plus en plus d'histoires de grand père et petit enfant (fille ou fils) (le monde de Marty). Peut être moins de relation grand-mère, petite fille ou petit fils ( si ce n'est dans CENTRAL DO BRASIL)

3ème constatation, au-delà du fait que les réalisateurs vieillissent et ont inclu cette donnée dans leur œuvre, des rôles sont proposés à des acteurs qui ont pris des années ( Michel SERRAULT, Clint EASTWOOD, Jack NICHOLSON (Monsieur Schmitt), Henry FONDA, Katharine HEPBURN (la maison du lac), Meryl STREEP (Sur la route de Madison) , Michel PICCOLI, Michel BOUQUET (Le promeneur du champ de mars), Philippe NOIRET (Père et fils), Annie GIRARDOT....

Pourtant peu de films mettant en scène les grandes actrices vieillissantes.

Serait-il plus difficile de vieillir devant la caméra pour une actrice que pour un acteur ?

4ème constatation, tous les thèmes sont abordés, mais certains reviennent plus fréquemment, tels les rapports et les relations intergénérationnelles

Certains thèmes sont malgré tout peu présents dans la fiction (ex Alzheimer), alors qu'à l'inverse ils font l'objet de beaucoup de documentaires.

Répetons-le, tous les thèmes sont abordés : les relations entre générations / la mort, le deuil, le travail de deuil / le handicap et le vieillissement / même la prostitution à 70 ans / les secrets de famille / la sexualité ou plus simplement les relations amoureuses / mais aussi tout simplement des histoires simples (ou compliquées) de vieillissement.

N'oublions pas le cinéma américain du Sud et notamment argentin, qui nous donne depuis quelques années des films magnifiques (Historias minimas, Le fils de la mariée, La caja negra...)

les films des pays de l'est ( Baboussia, Mère et fils de Alexandre Sokourov, les petites vieilles...)

Et puis bien sûr le cinéma africain :

Kabala de Assan Kouyaté (Mali), Yaaba de Idissa Ouedraogo ( Burkina Fasso)

Le conte, le trajet initiatique, sont au premier plan.

La communauté, les coutumes, les rites et rituels, sont autant d'éléments qui portent ce cinéma.

C'est un cinéma à découvrir et dont nous avons beaucoup à apprendre.

Le cinéma d'Afrique du Nord commence aussi à pointer son nez (le cheval de vent, Maroc)

#### 8) CONCLUSION :

C'est toutes ces raisons qui ont mobilisé, dynamisé, questionné et ont permis que naisse l'idée, puis la réalisation d'un festival abordant les thèmes du vieillissement et des relations intergénérationnelles.

Mais nous pensons que le cinéma est un formidable vecteur et offre une extraordinaire vision de la Vie.

Comme nous l'avons dit, l'âme du festival est d'apporter un AUTRE REGARD sur le vieillissement. Le regard un peu magique du cinéma du monde entier.

Passer de la fiction à la réalité et de la réalité à la fiction.

Mettre d'une certaine façon, l'art qu'est le cinéma au service de la gérontologie et par là permettre à un public de tous les âges de se rencontrer et d'aborder cet aspect de la vie.

En mot, offrir rencontres et partages d'émotions à travers l'image.

## LE DERNIER STYLE par Thomas GOLSENNE

**Que devient le processus créateur quand l'artiste a atteint la vieillesse ?  
Quelles sont les particularités des œuvres produites pendant la « dernière période » d'un artiste ?**

Dans la présentation-programme de la manifestation, mon intervention est présentée ainsi : « la représentation des personnes âgées dans l'art ». Même si c'est un sujet intéressant, ce ne sera pas le mien aujourd'hui. Je vais plutôt parler des artistes âgés, parce que ce qui m'intéresse, c'est le processus créateur lui-même. Que devient ce processus quand l'artiste a atteint la vieillesse ? Son corps fatigué va-t-il faire décliner sa création ? On peut penser que la puissance créatrice repose sur une certaine énergie physique ; dans cette vision de la création, une vision énergétique, on peut tout-à-fait inclure les stars du rock par exemple : stars des années 50 ou 60 qui, passé un certain âge, n'ont plus la même énergie qu'avant : la voix du chanteur a baissé, les doigts du guitariste se sont ralentis, l'inspiration même s'est ternie. Le rocker s'est assagi, embourgeoisé, empâté. Bref, dans ce cas, l'âge provoque le déclin de la créativité de l'artiste parce que celle-ci repose sur l'énergie physique, sur la santé et la jeunesse. La phrase-clé qui résume ce rapport difficile du rock à la vieillesse est une parole de la chanson *My generation* des Who, groupe anglais des années 60 : « Je veux mourir avant d'être vieux », *I wanna die before get old*.

Mais c'est là une vision très limitée de la créativité artistique, qui ne s'applique pas quand on aborde d'autres domaines de la création, comme la musique « savante » ou les arts visuels. La puissance artistique, dans ces cas, ne repose pas uniquement sur une énergie physique, mais sur une énergie spirituelle. Et on observe alors dans ces domaines le phénomène inverse de celui des rockers : en vieillissant, les peintres ou les compositeurs s'améliorent. Ce phénomène est suffisamment notable pour que l'on ait identifié comme tel et mis à part les œuvres produites pendant la dernière période, pendant la vieillesse des artistes : c'est le phénomène du « dernier style ». On le retrouve chez des artistes de toutes les époques et suffisamment régulièrement pour qu'on puisse se demander s'il n'y a pas une explication générale qui va au-delà du parcours individuel de chaque artiste concerné. Je vais prendre deux exemples, un ancien et un moderne, pour montrer les similitudes entre ces deux cas et essayer d'en tirer une théorie générale du dernier style.

### 1. Titien

Titien (1489-1576) est le peintre à la carrière la plus longue de la Renaissance. Il meurt à 87 ans de la peste. C'est le grand peintre coloriste, qui s'est fait connaître dans sa jeunesse par des coups d'éclats chromatiques, comme l'Assomption pour l'église des Frari à Venise (1516-17) ou son Bacchus et Ariane de 1522-23 (Londres, National Gallery). Triomphant dans tous les genres, de la peinture d'histoire au portrait, ayant acquis une renommée européenne, il symbolise la gloire de Venise et la peinture coloriste, dont tous les modernes se revendiqueront.

Dans les dix dernières années de sa vie cependant, son style subit une mutation assez profonde : la palette de couleurs se rétrécit en même temps que la touche picturale devient de plus en plus apparente. On peut ainsi comparer deux versions d'une même composition, le Couronnement d'épines (1540, Louvre et 1570, Munich) : dans la première, les couleurs sont variées et éclatantes, les formes bien définies, le temps et l'espace clairement indiqués (l'inscription sur la porte « Tiberius » donne la date et l'éclairage dénote une scène d'extérieur, probablement devant le palais de Pilate) ; dans la seconde, les couleurs sont moins intenses, les formes plus confuses, le temps et l'espace sont brouillés (l'inscription a disparu et la lumière du soleil a été remplacée par la lumière mouvementée d'un chandelier).

Titien peint, pour son compte, des sujets pathétiques, comme le Supplice de Marsyas de 1575-76 (Kromeriz) ou la toute dernière Pietà (Venise, Accademia). Ces dernières œuvres se distinguent par un « inachèvement » qui nous apparaît très moderne mais qui n'était pas bien compris de ses premiers biographes. Ainsi Vasari, dans sa Vie de Titien :



« Sa façon de peindre à cette époque est très différente de celle de sa jeunesse : ses premières œuvres sont réalisées avec une minutie et une application incroyables, destinées à être regardées de près comme de loin, les dernières sont peintes par touches apparentes, largement brossées dans un style de taches, si bien qu'on ne peut les regarder de près et qu'il faut s'éloigner pour les voir dans leur perfection. »

L'idée importante ici est d'abord que le spectateur a besoin de prendre du recul pour reconnaître les figures et les objets représentés ; s'il est trop près, il ne voit que des taches de couleurs. C'est-à-dire que par sa technique, Titien oppose complètement la relation du peintre à son œuvre (relation de contact, de toucher, d'où les touches de peinture), et la relation de l'œuvre au spectateur (mise à distance, plaisir dans le retrait). La relation entre Titien et sa peinture se fait beaucoup plus intime qu'au début. Un autre contemporain de Titien décrit sa technique en disant que non seulement il utilisait des pinceaux de plus en plus gros, mais qu'à la fin il peignait plus avec les doigts qu'avec les pinceaux, comme si les pinceaux étaient devenus un intermédiaire de trop. Le même commentateur dit qu'en quatre touches Titien réussissait à évoquer une figure magnifique.

Son ultime Pietà était destinée à orner sa chapelle funéraire. Œuvre donc extrêmement personnelle où la rapidité d'exécution est frappante. La mort est abordée par le peintre avec un esprit chrétien : avec inquiétude mais espérance d'une vie dans l'au-delà ; en même temps le thème de la Pietà sert de consolation. Mais pourquoi cette urgence, cette rapidité, ce mépris du fini et du détail, cet esprit de synthèse ? On va voir avec Picasso que le même problème se pose et qu'une réponse peut être proposée.

## 2. Picasso

La longévité de Picasso (1881-1973) est comparable à celle de Titien, même si elle est moins étonnante au XXe siècle. En 1965 Picasso subit une grosse opération de laquelle il met un an à se remettre. Il recommence à peindre en 1967, dans un style beaucoup plus violent, joyeux, direct qu'avant. Sa production est énorme en cinq ans, presque un tableau par semaine. Ce qui frappe d'abord c'est l'abondance de tableaux et de gravures à sujets sexuels, comme *Le baiser* du 26 octobre 1969 (Paris, Musée Picasso) ou *Couple* du 23 décembre 1970 (ibidem). Ensuite de nombreuses œuvres comportent des références à des grands modèles de l'histoire de l'art ancien : Velazquez, Goya, Manet... Ainsi *Mousquetaire à la pipe* du 23 octobre 1968 (Paris, Galerie Louise Leiris), *Personnage rembranesque* et *Amour* du 19 février 1969 (Lucerne, coll. Picasso) ou le dessin à double face du 8 octobre 1972, sur lequel on voit d'un côté un Mousquetaire prêt à lancer une dague et de l'autre la Cible - Autoportrait en tête de mort, tout un programme (coll. Maya Ruiz-Picasso).

On y retrouve la rapidité de l'exécution qu'on a vue chez Titien. Mais Picasso nous explique pourquoi ; il déclarait dans ces dernières années : « la peinture reste à faire ». Cette rapidité, elle vient donc de la conscience que la mort approche et qu'il faut se dépêcher de peindre, de produire, pour accomplir la peinture ou la sculpture. Picasso n'abordait pas la mort en chrétien, avec espérance et consolation : la mort n'est pour lui que la fin de la peinture, de sa peinture, après il n'y a plus rien. Il a tendance à confondre le destin de la peinture avec son destin personnel, et c'est pour cette raison qu'il se confronte à la fois aux grands maîtres du passé et à la fois aux peintres américains de l'Action Painting : la peinture c'est Picasso.

Preuve que jusqu'au bout de ses forces Picasso continua de peindre, son dernier tableau, *Femme nue couchée et tête*, commencé le 25 mai 1972, faisait encore l'objet de retouches le 7 avril 1973, une semaine avant sa mort, et était encore frais lors de son accrochage à l'exposition Picasso d'Avignon.



Titien et Picasso avaient une vision différente de la mort, vision dépendant de la culture de leur époque. Mais leur point commun réside dans les caractéristiques de leur style de vieillesse : un style synthétique, qui se réduit à l'essentiel, c'est-à-dire au geste du peintre, exécuté dans l'urgence de celui qui sait sa mort prochaine. Si on peut qualifier par un concept ce phénomène, je l'appellerai, d'après une expression de Deleuze, involution créatrice : comment produire le plus d'effets avec le moins de moyens.

La particularité du style de vieillesse des peintres, c'est que la recherche esthétique se mêle à une forme de sagesse. C'est surtout dans les théories de l'art orientales que le problème est le plus souvent posé. Je citerai juste, à titre d'exemple, le cas des enlumineurs persans, dont les plus vieux finissaient complètement aveugles. Or c'était justement quand ils devenaient aveugles, quand leurs moyens se réduisaient à pratiquement rien, qu'ils devenaient de grands artistes.

## LES RETRAITÉS MAGHREBINS par Monique DONNET

Je vous parlerai des immigrés maghrébins retraités qui vivent dans nos quartiers.

On a beaucoup parlé, écrit au sujet des immigrés âgés résidant dans des foyers, coupés à la fois de leurs familles restées au pays et de la population environnante. Mais on s'intéresse moins à ceux qui vivent en couple, en famille, avec enfants et petits-enfants à proximité ou du moins sur le territoire français. La plupart d'entre eux ont, à la fois, gardé des liens avec leur pays et leur culture d'origine et se sont adaptés à la vie en France, aidés ou poussés par le fait d'avoir à élever des enfants scolarisés et fréquentant des structures françaises, même si cela a été difficile pour les parents.

Entre 2001 et 2003, dans le cadre de l'Association Migrations-Santé Rhône-Alpes que je représente ici aujourd'hui, j'ai mené une étude que j'ai intitulée :

Nous vivons ensemble dans nos villes et nos quartiers  
Rencontres avec des retraités maghrébins  
De l'agglomération lyonnaise

Je n'ai pas pu me procurer de statistiques générales concernant cette population mais grâce à l'INSEE et aux responsables des foyers ARALIS et SONACOTRA de Villeurbanne, j'ai pu obtenir les chiffres suivants pour cette ville assez représentative à mon sens de la société pluriethnique.

Entre 1999 et 2002, il y avait, femmes et hommes confondus, 1326 maghrébin(e)s de plus de 60 ans, dont 409 seulement (exclusivement des hommes) dans les foyers ARALIS et SONACOTRA.

Les entretiens, pour cette étude, ont été menés dans des structures ou auprès de particuliers installés à Lyon, Villeurbanne, Bron, Vaulx en Velin, Vénissieux, St Fons, Ste Foy les Lyon, Oullins. J'ai interrogé des Maghrébins retraités, des enfants de ces retraités et des professionnels des administrations et services de proximité ainsi que des membres d'associations en contact direct avec la population et aussi, en tant que voisins, des habitants d'origine non maghrébine.

Notons qu'au fil des années, cette catégorie de population de retraités va disparaître ou, en tout cas bien se réduire : dans 15 à 20 ans, les nouveaux retraités d'origine maghrébine seront pour la plupart nés en France ou y auront grandi et beaucoup d'entre eux seront français. Ils auront beaucoup moins de lien avec le pays d'origine de leurs familles.

Mais ceux dont nous parlons aujourd'hui peuvent vivre encore suffisamment longtemps pour que l'on s'en préoccupe.

C'est ce qu'a fait notamment Yamina Benguigui dans son admirable documentaire « Mémoire d'immigrés » dans lequel elle leur donne largement la parole.

Il me semble qu'un des mots-clés pour comprendre l'état d'esprit des retraités maghrébins qui reflète une réelle sérénité, c'est "l'habitude". Combien de fois ai-je entendu ce mot lors de mes entretiens et bien avant cela, dans mon travail d'assistante sociale.

Maintenant, on a l'habitude de la France

L'adaptation à la vie ici a été difficile, douloureuse. En particulier en ce qui concerne l'éducation des enfants parce que l'on touchait là à des pratiques fondamentales de la vie sociale et familiale. Celles qui étaient en cours ici et étaient souvent présentées comme les meilleures voire les seules bonnes étaient bien des fois en contradiction avec celles que leur avaient inculquées leurs parents et se trouvaient dévalorisées, sans qu'on ait essayé de comprendre ni de faire comprendre. D'où les humiliations qui rendaient plus difficile encore leur tâche de parents-éducateurs et les mettaient en porte à faux vis-à-vis de leurs enfants.

Les rapports avec les services administratifs aussi étaient différents d'une culture à l'autre.

A la longue, cependant, à leur désarroi a succédé une adaptation profonde ou superficielle selon les cas, disons un ajustement aux normes de la société française. On sait comment il faut se comporter... Et c'est ce qui a amené "l'habitude" dont on sait qu'elle est une seconde nature.

Ils avaient, au départ, pour les aider à supporter l'exil, un projet de retour au pays. Ce projet, ceux dont nous parlons aujourd'hui l'ont généralement abandonné ou le conserve comme un rêve (un



mythe selon l'expression consacrée) sans plus croire vraiment à sa réalisation mais comme pour se déculpabiliser du renoncement à rejoindre définitivement leurs racines. La plupart garde néanmoins la volonté de se faire enterrer dans leur pays natal, terre d'Islam.

S'ils évoquent tant la fameuse "habitude de la France", où, disent ils, ils ont passé plus d'années de leur vie qu'au pays, maintenant qu'ils sont habitués, si la nostalgie n'est plus ce qu'elle était, elle persiste quand même. D'où le besoin de se ressourcer au pays régulièrement.

D'ailleurs, paradoxalement, quand on leur demande ce qui les a aidés à s'habituer en France et à abandonner le projet de retour, ils évoquent en premier lieu ce qu'ils ont pu retrouver ou garder ici de qu'ils avaient de plus vital là-bas :

La naissance et la présence des enfants et petits-enfants qui leur permettent de recréer l'univers traditionnel et de perpétuer la famille au delà des frontières, par-delà la mer.

La présence des compatriotes qui permet la reconstitution de l'univers familial.

Il faut ajouter à cela pour expliquer le désir des retraités de rester en France, une certaine tranquillité, une sécurité matérielle même si on ne roule pas sur l'or. Au moins la retraite si modeste soit-elle est versée régulièrement, l'accès aux soins est mieux assuré que chez eux et cela est d'autant plus précieux lorsqu'on avance en âge.

Et puis, n'oublions pas que le mode de vie familiale et sociale qu'ils ont quitté et qu'ils auraient voulu retrouver en rentrant s'est profondément modifié au Maghreb comme dans beaucoup d'endroits : les enfants s'éloignent du village pour trouver du travail, on vit moins en famille élargie du fait de l'évolution des mœurs mais aussi de la crise du logement, les rôles dans la famille aussi ne sont plus ceux d'autrefois . Ainsi "les belles filles ne veulent plus s'occuper de leurs beaux-parents" m'ont dit plusieurs retraitées. Alors, si même cela, ce n'est pas mieux là-bas qu'ici, ce n'est pas la peine de repartir !!!

Et ici, comment vivent-ils au quotidien ?

A regarder les familles maghrébines, on constate qu'au-delà du langage, elles baignent dans une espèce de culture métissée. Et chez les plus âgés, les comportements d'origine se mêlent aux manières d'agir et de réagir que les enfants et la télévision ont fait pénétrer à l'intérieur de la maison :

. Tolérance ou résignation à l'égard de la façon de s'habiller des jeunes générations, de leur pratique de la mixité et des relations homme-femmes...

. Célébration des fêtes chrétiennes ou laïques que l'on marque désormais en famille au moins sous leur aspect folklorique : Noël et son sapin, le nouvel an et ses étrennes, Pâques et ses œufs etc....

Pour les Maghrébins retraités, les rencontres amicales, informelles constituent des moments très appréciés, voire indispensables. Pour les hommes, sur les places publiques, dans les épiceries maghrébines (à défaut de cafés maures), dans les mosquées où l'on discute de tout. Pour les femmes dans les parcs publics au beau temps, chez les unes et les autres par tous les temps, autour d'une tasse de thé ou de café et des gâteaux généralement faits maison. Et pour faire la fête à l'occasion de mariages, circoncisions ou autre évènement, ils sont toujours prêts !

Quant aux activités extérieures organisées et bien structurées, type club du 3ème âge, la majorité des Maghrébins vieillissants n'en éprouvent ni le besoin ni l'envie, cela ne les intéresse pas et ne leur convient pas.

Ils ne vivent pas en ghettos mais la vie communautaire constitue pour eux une nécessité vitale. Cela ne les empêche pas d'accueillir des "étrangers" à leur communauté, même s'ils disent ne fréquenter personne et à lier conversation avec des non-maghrébins ou -maghrébines sur le banc du parc ou de la place publique. Mais il est vrai qu'il leur est difficile de rendre visite à des non Maghrébins ou de les rejoindre dans leurs activités même festives à caractère plus occidental. Ils ne se sentent pas à l'aise. Et là, on peut peut-être reparler de l'habitude ou plutôt, cette fois de la non-habitude : dans leur jeunesse, combien d'entre eux ont été invités dans des familles françaises ? Cela se faisait tellement peu...Même si l'intégration a été sans conteste la préoccupation de beaucoup de Français militants et (ou) bénévoles.

Comment s'est faite leur intégration ?

Les familles maghrébines primo-arrivantes dans les années 60 et au début des années 70 ont en fait construit elles-mêmes et tant bien que mal leur intégration en France, avec les moyens que leur donnait la société dite d'accueil : scolarisation des enfants, prestations sociales, accès aux services (PMI, services médicaux, travailleuses familiales, services sociaux, centres sociaux...). Et cela, malgré les discriminations souvent camouflées dont elles faisaient l'objet particulièrement en matière de logement. On a souvent enfermé ces familles dans des quartiers à forte concentration de population étrangère. Certains habitants n'ont pu en sortir qu'au moment de la disparition de ces îlots insalubres ou ingérables. On aurait voulu empêcher l'intégration tant prônée par l'Etat qu'on ne s'y serait pas pris autrement !

Mais les familles ont tenu bon. Elles font désormais partie "intégrante" des quartiers.

Pour preuve, à la question "Si on vous dit -immigré maghrébin âgé-, quelle image vous vient spontanément à l'esprit ?", 18 Français sur 46 interrogés répondent "travailleur à la retraite, isolé, avec la famille au pays", alors qu'ils côtoient régulièrement des retraités maghrébins vivant en famille près de chez eux. Comme s'ils avaient oublié que ceux-là aussi sont des immigrés !

On peut sans doute dire que, dans l'ensemble, l'intégration de cette génération de Maghrébins, réalisée non sans douleur et déchirement, s'est faite sur d'autres bases que celles établies par les autorités publiques et mises en œuvre par les structures spécialisées. Elle est le fruit, pour une grande part, de la volonté pas toujours élaborée ni exprimée mais réelle des migrants de s'adapter à leur nouveau mode de vie, pour leur propre confort, certes, mais aussi pour celui de leurs enfants immergés dès leur naissance ou leur petite enfance dans la société française.

Quel vivre ensemble peut-on proposer autre qu'une simple "coexistence pacifique" au sein du quartier ? Comment vivre ensemble en s'enrichissant mutuellement ?

Dans le questionnaire que j'ai rédigé à l'intention des non-maghrébins, je dis : « Il est reconnu que la présence des personnes âgées est source d'enrichissement pour la vie sociale » et je demande : « Le pensez-vous également pour les immigrés maghrébins ? »

La réponse est OUI presque à l'unanimité.

Ils parlent de l'ouverture à une culture différente, des échanges, du rôle des parents et grands-parents auprès des jeunes. Beaucoup mettent l'accent sur la transmission de l'histoire, notamment de l'histoire de l'immigration en France à travers les histoires personnelles des immigrés et certains ajoutent : "leur histoire qui est aussi notre histoire".

La vie de quartier, disent quelques uns d'entre eux serait plus riche si les Maghrébins y étaient associés à part entière, avec une liberté suffisante d'initiative.

Aux maghrébins retraités je posais les questions : « Croyez-vous que des personnes retraitées puissent être utiles à la société ? Comment ? Vous a-t-on déjà demandé des services ? Que pensez-vous que vous pourriez faire (par ex. dans votre quartier) ? »

Les réponses étaient moins nettes que pour les Français.

9 seulement sur 24 disent qu'ils peuvent et veulent être utiles à leur quartier mais tous n'y sont pas engagés réellement.

3 disent se réserver à leur famille et 5 préfèrent leur tranquillité.

7 s'étonnent de la question. Mais à combien d'immigrés de cette génération l'a-t-on jamais posée ? Lesquels d'entre eux a-t-on sollicités ? ne les a-t-on pas trop souvent regardés avec commisération et pensé qu'ils avaient besoin d'aide sans réaliser qu'ils avaient une richesse à nous faire partager et tout un monde à nous faire découvrir, en dehors du couscous et des gâteaux ?

Les enfants d'immigrés voient surtout l'utilité sociale de leurs parents ou grands-parents au sein de la famille, notamment pour la garde des enfants mais ils considèrent que les services rendus par leurs parents aux voisins vont de soi et font partie des relations de bon voisinage.

Les autres domaines dans lesquels ils pensent que leurs parents pourraient être impliqués sont les fêtes des écoles, la médiation et l'accompagnement des jeunes mais c'est précisément ce pourquoi ils sont eux-mêmes sollicités.

Quant à la transmission de l'histoire et de la culture des anciens, elle apparaît à leurs yeux comme un service interne réservé à la communauté maghrébine, de peur peut-être de la voir mal jugée par des étrangers. Par contre, ils relèvent la tête dès lors qu'ils voient cette culture et ces traditions perçues d'une manière positive, valorisante.

Les jeunes de la 2ème et 3ème génération attendent de leurs parents et grands-parents qu'ils leur transmettent leur histoire et leur culture, sans trop oser les interroger : « avec nos parents, on n'ose pas trop poser de questions et on dirait qu'ils n'osent pas parler non plus ... »

Donc, le partage des richesses culturelles fait partie des préoccupations des non maghrébins et des jeunes issus de l'immigration maghrébine. Les retraités maghrébins ont en eux un capital culturel (on pourrait dire, pourquoi pas, une part du patrimoine de l'humanité) sans réaliser qu'ils enrichiraient les autres en le partageant.

Pourquoi dès lors ne pas solliciter les fils et filles d'immigrés devenus adultes, comme passeurs entre l'ensemble de la société » et leurs parents dont ils ont été dès l'enfance, par la force des choses, les traducteurs et parfois les médiateurs ?

Ils pourraient participer dans le cadre de structures d'animation, d'ateliers d'écriture, de groupe de parole, tous dispositifs déjà existants en bien des endroits, à la mise en place d'actions simples et discrètes à l'image de leurs parents qui permettraient à ces derniers de transmettre leurs richesses culturelles et d'échanger avec les Français sur le thème de notre histoire commune. Ces enfants d'immigrés seraient les premiers bénéficiaires de cette transmission. Quant aux vieux parents, ils pourraient ainsi devenir acteurs d'une meilleure intégration de leurs enfants et petits-enfants pourtant plus européens qu'eux !

L'observation à laquelle j'ai pu longuement me livrer m'a confortée dans ma conviction que la conjugaison de l'interculturel et de l'intergénérationnel était un moyen privilégié de bâtir une société aux multiples facettes, faite à la fois des différences et des convergences et, partant, d'enrichissement mutuel.

Lors de la Marche pour l'égalité et contre le racisme en 1983, le slogan était :  
« La France, c'est comme une mobylette, pour avancer, il lui faut du mélange »

Mélange des cultures, mélange des générations et pourquoi pas mélange de toutes générations de toutes cultures ?

## CULTURE À L'HÔPITAL par Gilles ONGARO

Un projet culturel a émergé à l'Hôpital Gériatrique du Val d'Azergues en 2001. Le cadre de la convention nationale « culture à l'hôpital » (Ministère de la Culture et de la Santé ) nous a ouvert les possibilités, dès l'année 2002, de légitimer, organiser et financer une démarche collective et créatrice de recueil des diverses traces de la mémoire de notre établissement.

Nous avons cherché à trouver comment saisir les enjeux des manifestations de notre mémoire collective. La mise en culture de la mémoire à l'hôpital Gériatrique du Val d'Azergues nous semblait aussi ouvrir des possibilités de faire évoluer et de transformer l'image de notre établissement.

La culture de la mémoire à l'Hôpital d'Alix touche aux sens de notre rapport à la vieillesse et au vieillissement. Mémoires, vieillesse et vieillissements, nous associons, dans ce projet, celles et ceux des « patients » âgés , des soignants, d'un lieu social, un hôpital, destiné aux enjeux actuels de la « gériatrie ». Si cette - ou ces - mémoires, souvent amnésiques, peuvent s'exposer comme des phénomènes vivants, c'est à partir d'un travail de notre culture hospitalière.

Celle-ci ne nous paraît pas seulement avoir à faire l'objet d'une histoire à retrouver. Tel est le sujet de ce projet culturel où s'exposent diverses voies de création de notre mémoire à l'hôpital. Ces voies décrivent des frontières, des espaces de rencontres, des liens entre les mémoires des « patients âgés » et celles des professionnels du soin qui les accueillent. Il s'agit autant de trouver « qui » ou de « quoi » on se souvient que de créer les conditions du « comment » on se souvient dans l'ensemble hospitalier de l'Hôpital d'Alix. Nous avons demandé à des artistes de représenter, dans leurs créations, une mémoire en actes : celle des « agents hospitaliers » de cet établissement gériatrique accueillant des personnes âgées.

Ces mouvements de créations invitent ainsi aux « débordements » et aux « détournements » des habituels enjeux de recueils de la mémoire à l'hôpital. Ces « débords » et ces « détours » peuvent aussi s'appliquer à résonner avec les « désordres » des mémoires de certains adultes âgés hospitalisés. Y aurait-il quelques échos, dans ce « brouillon de culture », à des formes créatives des mémoires de ces adultes âgés là où la raison ne semble reconnaître que des restes démantelés de leurs pensées ?

Les premiers échos ont pu émerger des phases initiales de notre projet culturel.

L'ouverture du sujet de cette mémoire collective fut proposée sous les formes d'une exposition présentée dans l'hôpital à un large public. « Les objets de l'hôpital d'Alix, fragments d'histoire », fut le cadre d'une mise en scène d'objets, de textes, de photographies et de costumes qui présentaient l'évolution historique de l'identité locale des soins hospitaliers destinés aux personnes âgées. 300 visiteurs ont participé à ce premier événement.

D'autres voies de créations artistiques ont été ensuite construites avec des artistes, des universitaires et des professionnels de l'hôpital. Ils sont des « passeurs de mémoire ».

Notre intention a été de préciser un intérêt à partir d'un travail de culture qui pourrait mettre en valeur les diverses formes de la ou des « mémoire(s) des soignants au travail ». Nous avons choisi d'interposer les regards d'une photographe et d'un ethnologue pour recueillir et créer les représentations de cette mémoire au travail. C'est la mémoire des soignants en actes qu'il s'agit de présenter à partir des représentations de gestes de la quotidienneté et de l'intimité des pratiques de soins.

Une exposition de photographies et de textes - « mémoires au travail » - a développé le sujet de notre travail de mémoire à l'hôpital. Les murs d'un couloir de l'établissement se prêtent aujourd'hui à présenter une juxtaposition de photographies de soignants au travail et de textes ethnographiques « tagués ». Un catalogue de l'exposition a été largement diffusé. Une reproduction de cet acte culturel va circuler dans différents lieux. Cette création de mémoire devient ainsi l'objet d'une transmission vers des publics extérieurs.

Cet acte de création a été inauguré, à l'Hôpital D'Alix, dans le cadre de l'organisation d'un forum : « mémoires à l'hôpital ». Des artistes, des universitaires, des responsables associatifs et des professionnels de la gériatrie ont ouvert publiquement leurs travaux. Ils ont exposé les états de leurs diverses approches de la ou des mémoires mises en question par les situations d'hospitalisation des personnes âgées.



Nous souhaitons encore ouvrir un avenir à cette illusion d'une mémoire à trouver au cœur des représentations créatives des actes de soin.

Les trois années du projet culturel à venir seront rythmées par trois actions qui viendront déplier des formes de cette mémoire à l'hôpital.

Trois actes, trois temps, pour ordonner :

Un recueil supplémentaire des traces de la mémoire à l'hôpital

Décomposer ces traces dans plusieurs formes de création

Associer notre travail de culture aux regards du social.

Trois actions, trois transformations de traces pour exposer les nécessités de la mémoire de trouver à se créer dans des temps, des espaces et des mouvements différents.

Un film pour rendre visible la mise en jeu des récits des événements, des attitudes, des conduites et des relations qui constituent le fond de la mémoire à l'hôpital. Un réalisateur de cinéma crée actuellement un film dans l'hôpital - « Je nous souviens » -. Un musicien, auteur compositeur, a recueilli des bruits et des sons dans l'hôpital pour créer une oeuvre musicale originale qui sera associée à la réalisation de ce film.

Une pièce de théâtre pour mettre en scène et cultiver l'illusion d'une unité de temps et de lieu des formes de cette mémoire. Un auteur, metteur en scène va transformer les productions écrites des soignants pour en proposer une oeuvre originale qui sera jouée par des comédiens dans un théâtre partenaire du projet.

Une muséographie pour mettre en sens ce travail de culture. Cet acte se proposera de répertorier les temps forts déjà repérés de l'histoire de l'hôpital d'Alix. Des scénographes nous permettront de réfléchir au scénario d'une exposition permanente. Cette proposition devra s'appliquer à « redonner de la mémoire » aux murs, aux couloirs et à d'autres espaces de l'hôpital.

La muséographie pourra mettre en sens ce travail de culture. Un « sens » dégagé d'une urgence à produire un « en plus » de savoir. Un sens à faire figurer dedans l'hôpital d'Alix pour interroger les origines de l'amnésie qui sont souvent associées à notre rapport à la vieillesse et au vieillissement.

Le sens de ce projet s'ouvrira sur le champ des échanges intra et extra-hospitaliers pour tenter d'éveiller des intérêts sociaux face aux enjeux de ces expériences individuelles et collectives de la mémoire dans un hôpital « gériatrique ».

## ART ET FORMATION par Ai Lien ROURE

Lorsque Judith Lesur m'a interpellée pour participer à ce colloque, j'ai été surprise car je ne suis pas une spécialiste du vieillissement, bien qu'ayant été confrontée au vieillissement par ma formation d'infirmière, mais j'ai quitté depuis de longues années le terrain pour évoluer vers la formation professionnelle. De la relation de soins, j'ai donc évolué vers la relation pédagogique.

Il y a 6 ans, responsable du centre de formation de la Croix-Rouge Française et chargée du développement de la formation continue, j'ai été amenée à réactualiser une formation qualifiante en gérontologie. C'est dans ce contexte que nous nous sommes rencontrées : j'ai sollicité Judith Lesur pour la séquence de formation intitulée "le projet d'animation en institution". Il s'agissait d'un projet de formation d'aide et d'accompagnement à la personne âgée présentant un déficit psychique et/ou physique qui s'adressait à un public en grande difficulté sociale.

Descriptif concret de la formation :

- formation de 450 heures, 25 stagiaires, public non qualifié en grande difficulté sociale.
- les prescripteurs : mission locale pour les jeunes de moins de 2 ans, ANPE, Forum de Réfugiés, Habitat & Humanisme, Centre d'Information Féminin
- le groupe de formateurs : soignants de différentes disciplines, esthéticienne, ergothérapeute, professeur d'éducation physique, psychosomaticienne, éducateur spécialisé, artistes etc...

Les stratégies pédagogiques du projet :

Elles visent une pédagogie de l'autonomie et du projet, s'appuyant sur la notion de sujet et plus précisément sur les capacités de résilience de l'individu, sa singularité, son parcours et sa trajectoire personnelle et son potentiel à se mobiliser pour un projet.

Elles partent de l'hypothèse que si le potentiel émotionnel est important chez ce public en grande fragilité, il peut aussi parfois être bloquant et/ou inhibant dans la relation à l'autre.

Elles ont pour objectif la valorisation de l'histoire personnelle et l'aide au transfert des capacités personnelles en capacités professionnelles.

Elles ont comme champ d'intervention la connaissance de soi et surtout le repérage des émotions dans la relation.

La séquence d'animation en institution :

Principe pédagogique retenu : l'émotion est source de créativité et elle est présente dans la relation à l'autre. La démarche a été de transférer ce principe dans le champ d'intervention de la formation professionnelle et dans l'acquisition d'une qualification auprès des personnes âgées.

Il était important de faire comprendre que l'animation dépassait ce qui est de l'ordre de l'activité occupationnelle, le choix de l'activité arrivant en second lieu et étant utilisée comme outil et/ou médiateur de la relation.

L'objectif global :

- Aider les stagiaires à identifier les éléments qui permettent d'animer une relation c'est-à-dire ce qui peut toucher émotionnellement, faire vibrer, rendre vivante la relation. Globalement ce qui est de l'ordre du désir afin de dépasser le faire, la technique de l'activité occupationnelle.

Les objectifs stratégiques :

- Faire prendre conscience de l'importance de l'histoire de vie dans la relation à l'autre pour pouvoir animer la relation ce qui signifiait tout d'abord de travailler sur sa propre histoire, ses représentations de la vie, de la mort, du vieillissement, et travailler sur la relation dans le temps : les confrontations et les liens entre le passé, le présent, l'avenir.

Il s'agissait de faire approcher la dimension éthique de la relation avec l'émergence des valeurs personnelles et professionnelles liées à l'histoire sociale de l'individu, aux coutumes et aux rituels, aux traditions familiales et/ou ethniques, aux caractéristiques de chaque génération...



La séquence d'animation se situait intentionnellement dans les dernières semaines de la formation, elle était voulue comme son aboutissement. Elle représentait l'évaluation globale du processus de formation dans la participation à une production collective.

Les critères d'évaluation se situaient au niveau de la connaissance et des compétences relationnelles (participation, expression, mise à distance, affrontement du regard de l'autre)

Les moyens et méthodes :

- la musique : formateur éducateur musicien qui, par le chant et la musique a permis la production de deux séances d'animation dans une résidence : à chaque fois le spectacle prenait en compte la connaissance des résidents, de leurs familles, de leurs goûts musicaux.

Une étroite collaboration s'est effectuée avec le personnel de la résidence et les stagiaires, qui ont montré une grande capacité d'initiative, une prise d'assurance, et une grande connaissance des résidents. Les professionnels ont été surpris de l'attention et du calme des personnes âgées.

- la culture : intervention d'un médiateur culturel pour orienter la prise en compte des éléments culturels pouvant ou devant être pris en compte de la relation, travailler sur la représentation de la culture comme médiateur de la relation à la personne âgée.

La production collective : les contenus ont été élaborés à partir des informations recueillies par les stagiaires, grâce à leur capacité d'observation et d'écoute des personnes âgées.

- les thématiques abordées :

. la mémoire : abordée non pas sous l'angle des capacités des personnes âgées à retenir tel ou tel épisode avec plus ou moins de précision, ni sous l'angle du capital à maintenir mais avec la place du souvenir et des émotions qui lui sont rattachés.

. moyen choisi : l'histoire racontée par les stagiaires d'après des propos rapportés ou recueillis auprès des personnes âgées.

. l'apparence physique et ses métamorphoses à travers l'élégance et la toilette (vêtements) et leur lien avec certains moments de la vie. Témoignages de personnes au moment des périodes de fêtes, le soin et la volonté d'être présentable, importance de l'estime de soi et du regard de l'autre

. moyen choisi : élaboration du press-book où chaque personnage illustre l'importance de l'apparence physique exprimée par les personnes âgées.

. l'amour, le couple et le besoin d'aimer

. moyen choisi : un dialogue entre deux personnes comme un écho exprimant la perte de l'autre

- l'écriture : pour permettre d'acquérir des outils plus techniques transférables dans un univers professionnel, d'explorer les possibilités du langage et de l'imaginaire, et d'exprimer ses émotions.

Ce rapport à l'écriture et à soi demandait une implication individuelle importante qui traduisait la capacité à s'engager et à se responsabiliser dans la relation. C'était une réelle confrontation, qui renvoyait à la problématique de l'échec scolaire, à l'univers de la lecture et d'un monde cultivé, parfois inaccessibles ou jugés ennuyeux.

Grâce à une approche ludique, les résistances assez fortes au début laissaient généralement place au lâcher prise et à une expression plus libre face aux autres.

L'expérience personnelle était perceptible à travers les thématiques abordées : mort, solitude, perte, séparation, changement brutal de repères sociaux ou affectifs, étrangeté face au changement d'environnement, des comportements non respectueux dans les relations aux personnes âgées, l'intolérance, même... mais aussi ce que la relation pouvait amener de chaleur, de valorisation, d'espoir et de lien. Il y a également eu un prolongement avec un travail d'expression corporelle à partir des émotions, le corps et l'esprit enfin réunis...

Cette expérience de formation a été sans aucun doute l'une des plus enrichissantes de ma carrière car, se situant en-dehors de toute réglementation ministérielle d'un programme officiel, elle a vraiment permis avec une équipe de formateurs fortement motivée et compétente de mettre en place une pédagogie de l'autonomie et du projet.



Centrer une démarche pédagogique sur des notions de flexibilité, de créativité, penser que la vulnérabilité pouvait aussi permettre un dépassement de soi dans une finalité professionnelle était de l'ordre du défi.

Or deux ans après sa mise en place, le projet a été soutenu par le CLEIRPPA, centre de liaison d'informations et de recherches pour les personnes âgées, et renforcé par un projet européen fondé sur une approche humaniste de la relation de soin.

BIBLIOGRAPHIE, par Jean-Marc TALPIN, Pierre-Olivier DITTMAR, Geneviève BERTHEZENE  
et sa librairie volante

- André Gorz, Lettre à D. Histoire d'un amour, Galilée, 2006 ++
- Coetzee, Elisabeth Costello, Point  
L'homme ralenti, Seuil
- May Starton, Nous, les vivants ? Mercure de France
- J. Bernlef, Chimères, Calmann-Lévy
- Sawako Ariyoshi, Les annés du crépuscule, Stock
- L. Carrinon, Le cornet accoustique, GF
- Martin Sutter, Small world, 10/18
- Clotilde Escalle, Un long Baiser, Manya
- Charles Simmons, Rides, La petite Vermillon
- Hartmut Lange, Le houx, Fayard
- Klaus Schlesinger, Matulla et Busch, La nuée Bleue/JC Lattè
- S. de Beauvoir, Tous les hommes sont mortels, Folio  
Le sang des autres, Folio  
Un mort très douce, Folio  
La cérémonie des adieux, Gallimard Folio
- Martine Laffon, Le tablier bleu, Syros
- Sullivan, Devance tout adieu, Folio
- Inoué, Histoire de ma mère, Stock,
- P. Pachet, Le grand âge, Le tems qu'il fait
- J H Newman, Le songe de Gérontius, L'âge d'homme
- E. Taylor, Mrs Palfrey, hotel Claremont, Rivages poche
- Fukazawa, La ballade de Narayama, Folio
- R. Détembel, Le long séjour, 10/18
- P. Fleutiaux, Des phrases courtes ma chérie, actes sud
- Jean-Noël Pancrazi, Long séjour, L'un et l'autre, Gallimard
- A. Ernaud, Je ne suis pas sortie de ma nuit, Folio
- D. Bassez, Tombeau, Cheyne
- S. Garn, Mon père est malade, Arléa
- M. Spark, Memento mori, Stock
- R. Ford, Ma mère, L'olivier



- S. D'Arzo, Maison des autres, Rivages poche
- JM Béquié, Chares Minit
- C. Etèbe, Messe de granit, TQF
- M. Delibes 5 heures avec Mario, La découverte
- R De Obaldio, Le centenaire, cahiers rouges, Grasset
- M Le Bot, Les yeux de mon père, POL
- Y. Kenaz, Vers les chats, Gallimard
- P. Pachet, Autobiographie de mon père, Autrement
- Doris Lessing Les carnets de Jane Somers, AlbinMichel
- Y Ritsos, Les vieilles femmes et la mer, Fata morgana
- N. Elias, La solitude des mourants
- David Le breton, "anthropologie de la douleur", Métaillé  
"anthropologie du corps et modernité"
- Patrice Bourdelais, Jean-Pierre Bois..., Les seniors à travers les âges : miroirs des mentalités, Ed. Taitbout, 1995
- Philippe Albou, L'image des personnes âgées à travers l'histoire, Glyphet et Biotem
- Jean-Pierre Bois, Histoire de la vieillesse, PUF, 1994
- Jean-Pierre Gutton, Naissance du vieillard, Fayard, 1987 -
- Mohammed Khair-Eddine, Il était une fois un vieux couple heureux, Point-Seuil